

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Page 296 comporte une numérotation fautive: p. 298.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XI.

— Je sais cela, madame, répon dit timidement Renée, et je voudrais vous éviter un ennui... Mais il est indispensable que je m'absente...

— Eh ! vous figurez-vous, par hasard, qu'il est moins indispensable que ma besogne se fasse ! répliqua la patronne avec un commencement d'aigreur.

Zirza intervint.

— Voyons... voyons... chère madame Laurier, dit-elle. Soyez calme... Ne grondez plus et écoutez-moi.

— Je ne veux pas être calme et je n'écoute rien ! Ma maison de commerce avant tout ! Je ne puis me passer de Renée.

— Et si je la remplaçais aujourd'hui !

— Vous, Zirza ! s'écria la patronne.

— Je suppose que vous avez confiance en moi ?...

— Je le crois bien que j'ai confiance en vous, je vous confierais ma caisse un jour d'échéances...

— Eh ! bien, voici ce qui se passe... Renée est obligé d'aller ce matin chez un notaire...

La Providence, qui depuis si longtemps semblait l'abandonner, veut bien la prendre aujourd'hui sous sa protection... Renée est miraculeusement rentrée en possession de papiers qu'on devait croire à jamais perdus et qui vont, selon toute apparence, la mettre sur les traces de sa famille et lui faire retrouver sa mè-

re... Voudriez vous retarder l'heure où elle pourra presser dans ses bras cette mère inconnue et néanmoins tant aimée ?

— Ah ! vous savez bien le contraire ! s'écria madame Laurier complètement radouci et très ému. Cette chère enfant !

je me sacrifierais sans hésiter plutôt que de retarder son bonheur ne fût-ce que de cinq minutes ! ! Renée, ma mignonne, puisque Zirza vous remplace, je vous donne toute liberté...

— Je dois vous dire, chère madame, reprit Zirza, que l'absence de Renée durera sans doute plusieurs jours...

— Plusieurs jours !...

— Ce n'est pas certain, mais c'est possible. Peut-être faudra-t-il faire un voyage en province... Seulement vous pouvez compter que je ne vous quitterai pas... Je remplacerai de mon mieux Renée et, pour être plus près du magasin, j'habiterai son logement.

Madame Laurier réfléchissait. — Si Renée retrouve sa famille, sa mère, dit-elle au bout d'un instant, il est probable que sa position se modifiera du tout au tout...

— C'est probable, en effet, et nous l'espérons bien...

— Mais alors... mais alors... continua la patronne avec un désappointement manifeste, mais alors, elle me quittera...

Zirza se mit à rire.

— Ça me paraît inévitable... répliqua-t-elle. Si j'en crois mes pressentiments, Renée sera riche... Elle épousera un je une



... Léopold portait une petite valise ...

et joli garçon de ma connaissance, elle « roulera carrosse, » comme on dit chez les gens huppés, et au lieu de vendre vos dentelles à vos pratiques elle vous en achètera...

— Certes je serai très heureuse du bonheur de Renée, et très fière de l'avoir pour cliente, répondit piteusement madame Laurier, mais, en attendant, je serai encore une fois sans demoiselle de magasin...

— Eh ! bien, et moi, je ne compte donc pas ? demanda Zirza en riant.

— Mais est ce bien vrai que je peux compter sur vous ? ...

— Vous avez ma parole, et je ne mens jamais...

— Vous ne me quitterez point ?...

— Pas plus que votre ombre... jusqu'à ce que vous ayez engagé une nouvelle demoiselle faisant merveilleusement votre affaire...

— Eh bien alors, tout est pour le mieux.

— Là ! j'étais bien certaine que vous finiriez par le comprendre...

— Je souhaite à notre chère Renée bonheur et fortune, et j'espère que, même au comble de la prospérité, elle n'oubliera pas sa vieille patronne qui l'aime de tout son cœur et qui la regrettera toujours...

En disant ce qui précède madame Laurier essuyait ses yeux, qu'un attendrissement sincère rendait humides.

Renée n'était guère moins émue.

— Eh ! chère madame, répondit-elle, pouvez-vous croire que si le bonheur m'arrivait jamais, je serais assez ingrate pour vous oublier après avoir trouvé chez vous un asile et une affection... Le souvenir en restera à jamais gravé dans mon cœur... Mais ce bonheur qu'on me prédit arrivera-t-il ?... Je n'y crois guère, ou plutôt je n'ose y croire... La désillusion serait trop cruelle...

— Il n'y aura pas la moindre désillusion, je le garantis... s'écria vivement Zirza, mais ne parlons pas de cela... Ton fiancé t'attend à dix heures précises pour te conduire chez le notaire... Songe à ne point te mettre en retard... Maintenant, dites-moi vite ce que j'aurai à faire, afin de remplacer Renée sans trop de maladresse...

— C'est cela... dit madame Laurier, Renée va vous tracer la besogne de la matinée... Vous aurez à sortir dans l'après-midi...

— Vous me ferez faire des courses ? demanda Zirza.

— Une seule mais très longue...

— C'est ça qui m'est égal ! J'ai de bonnes jambes et d'aïeux, comme chante madame Bonnaire à l'Eldorado :

V'la l'tramway qui passe

Tout le long, le long du boulevard...

— Eh bien ! ma fille, dit madame Laurier en risant, vous laisserez le tramway sur le boulevard, car c'est à Port-Créteil que je vous enverrai...

— Connu Port-Créteil ! On y mange des frictures qui ne sont pas piquées des hannetons ! Chemin de fer de Vincennes. On s'arrête à Saint-Maur-les-Fossés, et au lieu de faire le tour par le pont, on va chez Laurent, fricoeteur renommé par la succulence de ses matelotes et de ses lapins sautés, et là on prend un bateau qui vous passe pour dix centimes... Dans quelle rue m'envoyez-vous ?

— Rue du Cap.

— Justo en face... Une rue presque pas bâtie, avec une maison de loin en loin... — On vous y assassinerait en plein

jour sans que personne s'en doute... Je connais ce coin-là comme mes poches... qu'est-ce que j'irai faire rue du Cap ?

— Porter un paquet de dentelles et toucher le complément de la facture sur laquelle j'ai reçu un fort acompte.

— On portera, on touchera et on reviendra...

— Il faut y être à deux heures...

— On y sera, heure militaire...

La bonne humeur de Zirza dérida complètement madame Laurier, et la consola presque du départ très probable de Renée.

Cette dernière mit son amie au courant du « train-train » de la boutique où les acheteuses étaient assez rares dans la matinée, et à neuf heures et demie, après avoir embrassé madame Laurier et donné rendez-vous à Zirza pour neuf heures du soir, elle retourna rue Beautreillis.

Là elle compléta sa toilette pour la visite si importante qu'elle allait faire, et elle attendit Paul.

À dix heures précises, le jeune homme frappait à sa porte. Renée courut lui ouvrir. L'étudiant avait le visage sombre.

La fille de Marguerite s'en aperçu du premier coup d'œil.

— Qu'avez-vous, mon ami ? lui demanda-t-elle vivement. Auriez-vous, depuis hier soir, appris quelque mauvaise nouvelle ?...

Paul secoua négativement la tête.

— Non... répondit-il, non, chère Renée, je n'ai rien appris...

— Pourtant il y a quelque chose qui vous attriste...

— Je pense à l'avenir...

Renée sourit.

— L'avenir ! répéta-t-elle. En quoi peut-il vous inquiéter ?... C'est vous qui l'avez préparé par votre dévouement... Aujourd'hui nous allons enfin déchirer le voile qui cache ma naissance...

— Qui sait si ce ne sera pas l'anéantissement de mes rêves ! murmura Paul avec mélancolie.

— Je ne vous comprends pas... répliqua la jeune fille dont une vague inquiétude étreignait le cœur, pourquoi vos rêves s'anéantiraient-ils ?...

— Il est évident, continua l'étudiant, que, chez le notaire, les secrets du passé vous seront révélés... Les ténèbres qui vous entourent se dissiperont... Vous aurez des renseignements précis sur votre famille, sur l'homme qu'on faisait passer à vos yeux pour votre protecteur, sur madame Ursule et sur le rôle qu'elle jouait auprès de vous... Il est certain que vous connaîtrez votre nom... le nom de votre mère...

Paul s'interrompit.

— Eh bien ? demanda Renée, il me semble que vous n'avez rien à craindre de tout cela...

— Peut-être.

— Comment ? Que voulez-vous dire ? Que pourrait-il résulter de fâcheux pour vous de mon bonheur ?

— Il en pourrait résulter le désespoir.

La fille de Marguerite regarda Paul avec étonnement.

— Encore une fois je ne vous comprends pas ! dit-elle ensuite. Expliquez-vous ! Vos paroles-vagues et vos réticences me font souffrir...

— Réfléchissez, chère enfant adorée... reprit l'étudiant avec une émotion grandissante. Vous allez retrouver votre mère, cette mère attendue, espérée, désirée par vous si ardemment depuis tant d'années... Elle ne vous connaît pas, mais elle doit vous aimer comme vous l'aimez, vous chercher comme vous la cherchez, vous attendre comme vous l'attendez... Qui vous dit

qu'elle n'a pas éditée dans sa pensée tout un monde de projets pour votre avenir?... Qui vous dit qu'elle n'ait pas déjà disposé de vous?...

— Disposé de moi! s'écria René en pâlisant. Serait-ce possible?

— Pourquoi non?

— Je ne l'admettrais pas.

— Le pourriez-vous? Il y a dans la vie des barrières infranchissables.

— Si l'on ne peut les franchir, on les brise.

— Le monde a des exigences qui s'imposent.

— On se révolte.

— Votre mère peut être riche et porter un grand nom...

Or, un nom et une position de fortune peuvent vous enlever la liberté de votre cœur.

— Ah! taisez-vous, Paul! s'écria Renée, taisez-vous! Je commence à vous comprendre et vous me faites peur! Quelle idée avez-vous de moi si vous croyez que je changerais d'âme en retrouvant ma mère, et que si cette mère inconnue avait disposé de mon cœur, de ma main, je me laisserais imposer ses volontés, reniant le passé, payant votre dévouement par l'ingratitude et trahissant à la fois votre amour et le mien!... c'est mal et c'est cruel!

— Renée... chère Renée... commença Paul les mains jointes.

La jeune fille, l'interrompant, poursuivit:

— Me jugez-vous capable de me laisser griser par l'orgueil? N'êtes-vous pas certain que si ma mère me commandait de renoncer à vous, je refuserais d'obéir, et que de vous seul je voudrais tenir un nom? Par vous j'ai senti battre mon cœur, ce cœur est à vous entier et ne cessera jamais d'être à vous... Nous supposons qu'un avenir brillant s'offre à moi, eh! bien, si vous admettez que cet avenir puisse nous séparer, j'y renonce... Prenez la lettre qui se trouve en vos mains, décelez-la sans la lire et brûlez-en les débris! Je resterai ce que je suis encore à cette heure, Renée sans autre nom, sans mère et sans famille, mais avec mon cœur qui vous appartient et mon amour qui est tout à vous!...

L'étudiant prit sa fiancée dans ses bras et la serra contre sa poitrine.

— Oui... oui... chère Renée, je vous crois, s'écria-t-il, et je ne crains plus rien!... Vous m'aimez, et dans votre amour, vous sauriez trouver la volonté, la force et le courage...

— Tous les courages!... répondit la fille de Marguerite. Rien au monde n'aurait le pouvoir de nous séparer, mais ne doutez plus!...

— Jamais, je vous le promets..

L'heure s'écoulait.

Paul, complètement rassuré désormais et ne conservant aucun de ses sombres pressentiments, dit le premier:

— Il faut partir...

— Je suis prête... répondit Renée.

Les deux jeunes gens gagnèrent la place de la Bastille où ils prirent une voiture.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— Rue des Pyramides, no 18, répliqua Paul.

Peu de paroles furent échangées pendant le trajet. Lorsque les fiancés pénétrèrent dans l'étude du notaire, leurs cœurs battaient avec une violence facile à comprendre.

Renée était pâle. Un petit tremblement nerveux agitait ses lèvres de Paul. Il fit appel à toutes sa force de volonté; il

retrouva le calme dont il avait besoin et, s'adressant à l'un des clercs, demanda:

— Le cabinet de monsieur le principal, je vous prie!

On le lui indiqua.

La porte était ouverte. Paul et Renée franchirent le seuil de cette pièce où nous avons déjà introduit nos lecteurs.

Le maître clerc leva la tête et fixa sur le jeune couple un regard interrogateur.

— Monsieur, lui dit Paul, mademoiselle est chargée de remettre en mains propres à M. Auguy une lettre d'une importance capitale, et je vous prie de vouloir bien nous faire admettre dans son cabinet le plus tôt possible...

— Vous n'attendrez pas du tout si, comme je le crois, le patron est seul... répliqua le principal. Je vais m'en assurer...

Le notaire était seul en effet.

Renée et Paul furent introduits. La fille de Marguerite tremblait si fort qu'elle avait peine à se soutenir.

M. Auguy s'en aperçut et s'empessa de lui avancer un siège près de son bureau; ensuite il désigna du geste un fauteuil à l'étudiant et s'assit lui-même en face des deux visiteurs.

Le notaire garda le silence pendant une seconde pour donner à l'agitation visible de la jeune fille le temps de se calmer, puis il dit:

— Mon maître-clerc m'a prévenu, mademoiselle, que vous aviez une lettre très importante à me remettre en mains propres.

Renée fit de la tête un signe affirmatif, car la violence de son émotion ne lui permettait pas de prononcer un mot. Paul répondit pour elle.

— En effet, monsieur; mais avant tout je crois devoir vous communiquer une autre lettre au sujet de laquelle vous ne me refuserez pas, sans doute, quelques éclaircissements...

En parlant ainsi l'étudiant tirait de sa poche un portefeuille renfermant les deux missives que nous connaissons. Il en prit une. C'était celle que Jarrelonge, transformé pour la circonstance en domestique de bonne maison, avait portée à madame Ursule, à Maison-Rouge, à « l'Hôtel de la Gare. »

— Voyez, monsieur... continua Paul, en la tendant, tout ouverte, au notaire.

Ce dernier y jeta les yeux, devint très pâle, et son visage prit une expression d'étonnement et d'effroi.

— Que signifie cela?... s'écria-t-il après avoir lu jusqu'au bout.

— C'est à vous que je le demande... répliqua Paul. C'est vous qui devez me l'apprendre puisque cette lettre semble émaner de vous...

— Elle est fautive, monsieur, l'reprit impétueusement l'officier ministériel. Jamais je n'ai écrit ce que je viens de lire! Jamais je n'ai signé ces phrases incompréhensibles pour moi... Ce papier porte l'en-tête de mon étude, il est vrai... On a imité mon écriture, on a contrefait ma signature... l'habileté du faussaire était grande et tout le monde devait être sa dupe, même mes correspondants habituels, mais je ne comprends pas le but de ce faux...

— J'étais certain d'avance de ce que vous venez de me dire, répondit Paul, et je vais vous expliquer ce qui vous semble obscur... Le faux en question avait pour but de préparer un crime...

— Un crime! répéta le notaire effaré.

— Oui, monsieur, et malheureusement ce crime a été accompli!... Permettez-moi une question...

— Faites, monsieur...

— Connaissez-vous cette madame Ursule, dont le nom est écrit sur cette enveloppe ?

M. Auguy regarda bien en face son interlocuteur, comme pour essayer de lire au fond de sa pensée.

Le visage de l'étudiant exprimait la franchise. Au bout d'une seconde le notaire répondit :

— Oui, monsieur... je la connaissais.

— Et ce monsieur Robert Vallerand dont il est question dans la lettre, le connaissiez-vous aussi ?...

— Je le connaissais, mais à mon tour de questionner : Comment cette lettre fautive se trouve-t-elle dans vos mains ?

— Je vais vous répondre par un long récit, car je vous dois des explications.

— Je vous écoute... dit M. Auguy.

L'étudiant raconta au notaire tout ce qu'il savait de l'existence de Renée ; la mort de son protecteur ; sa sortie du pensionnat sur la demande de madame Ursule ; l'accident à Maison-Rouge ; la fuite de la jeune fille attirée dans un piège par la lettre menteuse signée : « un ami de votre mère ; » l'attentat dont elle avait été victime ; la mort probable de madame Ursule, et enfin le dernier incident d'Anvers où lui, Paul, avait reconquis les deux lettres au péril de sa vie.

M. Auguy écoutait, épouvanté, les péripéties du terrible drame que nos lecteurs connaissent déjà. En l'écoutant, il se souvenait des agissements mystérieux de Robert, et il se disait qu'il devait se tenir sur la réserve jusqu'au moment où il connaîtrait le contenu de la lettre qu'on allait lui remettre.

Il s'avouait volontiers, d'ailleurs, qu'il éprouvait pour les jeunes gens un intérêt très vif.

— Je n'ai, monsieur, dit-il, qu'à vous féliciter du dévouement dont vous avez donné d'indiscutable preuves à mademoiselle Renée, qui certes ne l'oubliera pas. Il est malheureusement trop certain qu'un crime effroyable a été commis et, quand vous le jugerez opportun, je serai le premier à vous aider dans la recherche des scélérats qui ont fait usage de mon nom pour servir leurs odieux projets !...

— Si je ne me suis point encore adressé aux tribunaux, fit observer Paul, vous devez, monsieur, en comprendre la raison. Mademoiselle Renée ne connaît point sa famille... La plainte portée par nous aurait surexcité peut-être les haines, et multiplié les périls autour d'elle...

— J'approuve votre prudence... répliqua le notaire, mais il y a temps pour tout. L'impunité ne doit point être acquise à de tels misérables !...

— Comment les atteindre ?

— Vous n'avez découvert aucun indice ?

— Aucun...

— Mademoiselle ne se connaît pas d'ennemis ?

— Comment pourrais-je en avoir, monsieur ? Je n'ai fait de mal à personne... balbutia la fille de Marguerite.

— Vous ne soupçonnez pas quel mobile peut guider vos persécuteurs ?

— Non, monsieur, mais peut-être trouverez-vous ce mobile dans la lettre confiée à madame Ursule et que je devais vous remettre...

— Peut-être ! en effet.

— Voilà la lettre, monsieur... fit Paul.

Et il la tendit au notaire, qui jeta immédiatement les yeux sur la suscription.

— C'est l'écriture de Robert, je la reconnais... pensa-t-il. Madame Bertin avait raison... Cette enfant doit être sa fille et

celle de mon vieil ami... Cette lettre va-t-elle m'autoriser à dire à mademoiselle Renée : « Je sais où est votre mère... » Voyons...

M. Auguy déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier qu'elle contenait et lut.

Renée et Paul avaient tous deux les yeux fixés sur lui, cherchant à deviner l'impression produite par sa lecture.

La lettre contenait les lignes suivantes :

« Mon cher notaire et ami,

« Ainsi que cela a été convenu lors de notre dernière entrevue, je vous prie de remettre à la personne à qui je confie cette lettre le paquet cacheté que j'ai déposé entre vos mains et qui porte l'adresse de votre collègue Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine.

« Ne répondez à aucune des questions qui pourraient vous être adressées.

« C'est seulement à Nogent-sur-Seine que seront données d'utiles explications à la personne qu'elles intéressent.

« Au revoir, mon ami, dans un monde inconnu, car il me reste peu de temps à vivre, je ne retournerai point à Paris, et certainement je ne vous reverrai plus ici-bas...

« Votre bien affectionné,

« ROBERT VALLERAND. »

Une larme glissa sur la joue du notaire.

Renée vit cette larme.

— Monsieur, s'écria-t-elle en joignant les mains, vous pleurez !... Celui qui écrivait cette lettre a donc été votre ami ?... Vous parle-t-il de moi ? Était-il mon protecteur ou mon père ?...

En entendant parler la jeune fille, M. Auguy retrouva tout son sang-froid.

La recommandation de Robert Vallerand était-là, sous ses yeux.

« Ne répondez à aucune des questions qui pourraient vous être adressées, » — disait la lettre.

Il devait respecter la suprême volonté du mort.

— Vous vous taisez, monsieur ?... balbutia Renée, inquiète de son silence.

— Je dois me taire, mon enfant... répliqua le notaire. L'auteur de cette lettre était en effet mon ami... Le souvenir d'une affection brisée par la mort a fait couler mes larmes...

— Vous est-il donc interdit de m'apprendre ce que vous dit cette lettre ?...

— Elle m'enjoint de vous remettre un paquet cacheté dont je suis dépositaire...

— Et c'est tout ?

— Oui, mademoiselle, c'est tout.

— On ne parle pas de ma naissance ?

— Non, mademoiselle, je vous l'affirme...

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Cette lettre est muette sur les sujets qui vous tiennent si vivement au cœur, mais je vous conseille d'attendre avant de vous désoler...

— J'attends... monsieur... J'attends... murmura la jeune fille d'une voix entrecoupée de sanglots.

M. Auguy reprit :

— Je vais, mademoiselle, vous remettre le dépôt dont il s'agit.

Renée inclina la tête.

Le notaire quitta son fauteuil, ouvrit le coffre-fort placé dans un angle de son cabinet, et y prit le petit paquet que nous

l'aveus vu examiner avec attention le jour de la visite de Marguerite Bertin.

Il referma son coffre fort et revint s'asseoir.

Paul et Renée s'étaient levés et restaient debout, muets, anxieux, palpitants.

— Mademoiselle, dit M. Auguy avec une sorte de solennité, voici l'objet commis à ma garde... J'obéis aux ordres du mort en le remettant dans vos mains.

La fille de Marguerite tremblait de tout son corps en regardant le petit paquet ficelé dont cinq larges cachets de cire rouge fermaient les plis.

— Prenez, mademoiselle... continua le notaire, ceci est à vous...

— Quo renferme cette enveloppe cachetée, monsieur?... Des papiers sans aucun doute?...

— Je l'ignore...

Renée prit le petit paquet que lui tendait M. Auguy.

— Le mot de l'énigme qui fait depuis si longtemps le tourment de ma vie est peut-être là... s'écria la jeune fille, je vais savoir ce que renferme ce paquet... je vais le savoir devant vous, monsieur...

Elle se préparait à briser les cachets.

Le notaire lui saisit la main.

— Arrêtez, mademoiselle!... dit-il vivement.

— Qu'alliez vous faire?... Lisez les lignes tracées par le mort sur cette enveloppe...

Renée lut à haute voix la phrase suivante :

« Pour remettre à la personne, quelle qu'elle soit, qui présentera à M. Emile Auguy une lettre signée de moi lui réclamant ce dépôt, qui ne pourra être ouvert que par M. Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine.

“ ROBERT. ”

— J'ai rempli mon mandat jusqu'au bout, mademoiselle... reprit M. Auguy. Respectez maintenant la volonté suprême de celui qui n'est plus... Désobéir aux ordres du mort qui fut votre protecteur et votre ami serait un sacrilège...

La fille de Marguerite leva sur le mandataire du député de Romilly ses yeux baignés de larmes.

— Vous avez raison, monsieur, murmura-t-elle d'une voix émue. Ce sacrilège je ne le commettrai point... Demain je partirai pour Nogent-sur-Seine.

— Bien, mon enfant... Je n'attendais pas moins de vous...

Paul Lantier prit la parole.

— Monsieur, demanda-t-il, me permettez-vous de vous adresser une question?...

— Assurément, et j'y répondrai si je le puis...

— La lettre écrite par M. Robert et qui vient de vous être remise, vous met-elle sur la trace des ennemis de mademoiselle Renée?

— Non, monsieur... Elle ne renferme à cet égard aucune indication, mais mon expérience de la vie m'autorise à vous donner un bon conseil...

— Je le suivrai, monsieur, n'en doutez pas...

— Jusqu'au jour où mon collègue de Nogent-sur-Seine aura brisé ces cachets et donné connaissance du contenu de cette enveloppe à mademoiselle Renée, veuillez bien sur elle...

— Ah! Je ne la quitterai pas et, avant de toucher à un seul de ses cheveux, il faudrait me tuer!...

Le notaire tendit la main au jeune homme qui lui inspirait une vive sympathie et reprit :

— Vous ne pouvez partir aujourd'hui pour Nogent-sur-Seine où vous arriverez après la nuit tombée... Mettez vous en route demain, par le premier train du matin.

— C'est ce que nous ferons, monsieur...

— Maintenant, mademoiselle, pour me décharger de toute responsabilité, veuillez me donner reçu du paquet que je vous ai remis.

— Je suis prête...

M. Auguy rédigea un reçu et Renée le signa.

— Lorsque les affaires de mademoiselle seront terminées, et terminées d'une façon heureuse, je n'en doute pas, revenez me voir... ajouta le notaire en s'adressant à Paul. Nous pourrons causer plus librement qu'aujourd'hui de bien des choses, et nous tâcherons de découvrir les misérables qui, dans un but infâme, ont imité mon écriture et ma signature... Je vous prierai même de laisser dans mes mains la lettre fautive qui deviendra sans doute une importante pièce de conviction...

— La voici, monsieur, et vous aurez bientôt ma visite, je vous le promets.

— Je serai très heureux de revoir aussi mademoiselle... continua M. Auguy.

— Je reviendrai certainement pour vous apprendre ce que m'aura révélé le notaire de Nogent-sur-Seine, répliqua la fille de Marguerite.

Les deux fiancés étaient debout, prêts à partir.

— Vous avez oublié de m'apprendre votre nom, mon jeune ami... dit en souriant le notaire à l'étudiant en droit.

— Voici ma carte, monsieur,

M. Auguy jeta les yeux sur le carré de carton glacé, et ne put réprimer un petit tressaillement.

— “ Paul Lantier ”... dit-il tout haut. Seriez-vous parent de M. Pascal Lantier, le grand constructeur?

— Je suis son fils... Est-ce que vous connaissez mon père, monsieur?

— De nom beaucoup, mais pas autrement...

Ces mots terminèrent l'entretien.

Renée et Paul échangèrent un salut avec le notaire et sortirent du cabinet, puis de l'étude.

— Voilà qui est étrange!... se dit M. Auguy resté seul. Le fils de Pascal Lantier, le neveu de Robert Vallerand, se constituant le défenseur de cette jeune fille dont il est épris à n'en pas douter, et qui, j'en ai la presque certitude, est sa proche parente sans qu'il le sache!! Encore et toujours du mystère!

Les deux jeunes gens avaient rejoint la voiture qui les attendait. Ils s'arrêtèrent un instant sur le trottoir. La fille de Marguerite semblait préoccupée et sombre.

— Chère Renée, lui dit Paul, un peu de patience, je vous en prie!... Pas de soucis et pas de chagrin... Il ne s'agit que d'un retard après tout et si j'en crois mes pressentiments vous ne perdrez rien pour attendre... Demain arrivera vite...

— Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?

— Vous savez bien que pour rien au monde je ne vous laisserais voyager seul. Voulez-vous me confier ce paquet?...

— Prenez-le, mon ami... C'est le secret de ma vie que je mets dans vos mains... C'est notre avenir que je vous confie...

— Il sera bien gardé... Occupons-nous maintenant de certains détails matériels... Êtes-vous obligée de retourner au magasin de madame Lawrier?

— Non... Madame Verdier a bien voulu consentir à me

remplacer pendant plusieurs jours... Nous la verrons ce soir, à neuf heures, rue Beautreillis.

— Dans ce cas, allons déjeuner... Nous passerons ensuite rue de l'École-de-Médecine pour nous assurer s'il est arrivé une dépêche de Jules et, ceci fait, j'irai voir mon père afin de lui annoncer mon voyage.

— Comme vous voudrez, mon ami.

Les fiancés montèrent en voiture.

— Je fais une réflexion... dit Renée tout à coup.

— Laquelle ?

— Rien ne nous empêcherait, n'est-ce pas, de déjeuner du côté de la Bastille !

— Rien absolument.

— Passons donc au boulevard Beaumarchais... Zirza n'est point encore partie pour Port-Créteil, et je lui apprendrai, ainsi qu'à madame Laurier, que nous quitterons Paris demain matin.

Paul trouvait, "in petto," la démarche inutile, puisque le soir même, à neuf heures, Zirza devait venir rue Beautreillis, mais il ne voulut point contrarier Renée par une objection ; il donna au cocher l'adresse du magasin de dentelles et la voiture roula.

Rejoignons Léopold Lantier.

Cinq heures du matin sonnaient ; — c'est assez dire qu'à l'époque de l'année où se passe notre récit, on était en pleine nuit.

Une lumière brillait à travers les persiennes du petit logement que l'ex-réclusionnaire occupait rue de Navarin au rez-de-chaussée. Cette lumière s'éteignit tout à coup.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la porte particulière du logement, — porte que nous avons signalée et qui donnait sur la rue, — s'ouvrit, et Léopold sortit, vêtu comme au moment où il s'était présenté la veille chez madame Laurier, portant une petite valise, et dissimulant soigneusement toute la partie inférieure de son visage sous un ample cache-nez.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XIV

JEAN DEBACLE.

Parmi les toiles on en remarquait trois si franches de couleur, si fines de dessin qu'elles attiraient tout de suite l'attention. L'un représentait un « cavalier » habillé de satin gris argent taillé à la mode régnant sous Louis XIII, et lisant une lettre ; la seconde une petite fille couchée sur des rocs couverts de mousse sombre, et riant au ciel bleu et aux hirondelles, la troisième, « Tête d'Étude » ravissante, semblait plutôt un portrait qu'une figure rêvée ; cependant le regard en était si pur, un souffle ardent soulevait si bien la chevelure blonde, et le fond du tableau s'irradiait de tels tons d'auréole qu'on pouvait aussi croire que le peintre avait composé cette figure afin de la placer plus tard dans un tableau pieux. Deux ailes de plus, on aurait cru voir un ange.

Athanase Besnard entra dans la galerie. Il jeta autour de lui un regard circulaire, le regard du maître inspectant l'ensemble ; ne trouvant rien à changer, il approuva tout d'un sourire et commença lentement son examen. Il marcha droit à la « Tête d'Étude » et s'arrêta longtemps devant elle. On eut dit que force de l'examiner il cherchait à lui arracher le secret dont semblaient emplis deux grands yeux d'un bleu profond, et la tristesse pleine de grâce répandue sur ce front ingénu. Il eut un instant la pensée de lire le nom de l'artiste à l'angle du tableau puis il s'arrêta, se complaisant au mystère de cette œuvre charmante.

Il s'en éloigna pour passer en revue des natures mortes vivement enlées, des paysages printaniers, des scènes de genre. Une fois encore il s'arrêta, et ce fut devant le tableau représentant la petite « Pêcheuse, » riant étendue au bord de la mer dont l'écume élaboussait ses pieds.

En homme déjà accoutumé à trouver des parentés dans ces œuvres d'art, et à juger du coloris et du faire d'un artiste, après avoir contemplé « Yvonne, » il tourna les yeux vers la « Tête » de jeune fille, comme s'il pensait que les deux toiles dussent être de la même main ; puis il écrivit quelques mots sur un carnet, continua sa promenade et la termina devant le « cavalier lisant une lettre » qui, en ce moment, éclairé d'une façon parfaite, laissait admirer la finesse des tons gris du costume, la délicatesse du visage, et la perfection des mains.

— Mais voilà une exposition charmante ! s'écria Athanase, et quand on n'y trouverait que ces trois perles, elles seraient, ma foi, bien suffisantes.

Mis en belle humeur, le propriétaire des « Deux-Mondes » eut la fantaisie de visiter d'une façon complète l'immense bazar débordant de tout ce que produisent diverses industries humaines. En quittant la galerie il donna un regard à des bronzes japonais d'un grand goût, à des porcelaines de Chine au ton bleuâtre couverte de fantaisies surprenantes ; puis les tentures du Dagasthan et du Turkestan confondirent leurs teintes adoucies, et se perdirent au milieu d'un amas de soies brochées d'or, de velours miroitants, de pannes aux tons clairs brodées comme au grand siècle.

Du haut des escaliers dont les rampes supportaient des draperies précieuses, il vit flotter d'une colonne à l'autre, des banderoles d'étoffes de soies dépliées, des vagues de dentelles blondes, puis des colonnettes composées de pièces de rubans multicolores montant en équilibre, tandis que dans certains enfoncements de grands feuillages et des bouquets éclatants luttèrent à s'y méprendre avec la nature.

Au milieu des comptoirs d'où montaient jusqu'à lui des parfums confondus des cuirs de Russie, des flacons d'eau de rose et de gardenia, les senteurs plus fortes des chanvres, il voyait s'agiter la foule grossissante des acheteuses, errer les commis empressés, les jeunes filles alertes, vêtues uniformément de noir, égayant cette toilette sombre par une fleur, un ruban, un bijou, une dentelle.

Pendant quelques instants il s'amusa de la vue de ce mouvement de ruche en travail, puis passant de l'ensemble au détail, il traversa les galeries emplies de lingerie éblouissante, confondant les broderies, les rubans et les dentelles, tentation multiple présentée aux femmes, effleurant d'une main délicate les batistes transparentes, les flots de dentelles neigeuses, les satins d'un bleu tendre et d'un rose délicat perdus sous les volants de malines.

Dans un angle il regarda avec un sourire les ombrelles fleuries

affectant des formes exotiques, les objets de fantaisie connus sous la rubrique d'articles de Paris ; puis ce furent les cristaux venus de Venise, les porcelaines importées de Saxe, montées en vases, en goupes, en coffrets ; les faïences artistiques d'un ton puissant, et d'un grand goût décoratif. Il gagna enfin le premier salon renfermant les robes, les confections, les costumes.

Il était de règle dans la maison de ne point paraître reconnaître M. Besnard ; il passait incognito, comme un souverain en voyage.

Du reste, un grand nombre de ses employés ne le connaissaient pas. Athanase Besnard, s'en rapportait d'habitude au directeur du personnel.

Une fois chaque année on lui faisait une visite officielle ; les jours consacrés aux bals et aux concerts Athanase faisait danser une ou deux jeunes filles ; mais le mouvement était grand parmi cette population d'employées ; les unes se mariaient, les autres changeaient de maisons. On en voyait un petit nombre tenter la fortune pour leur propre compte. Les employés ne pouvaient donc tous connaître Athanase Besnard, pas plus qu'il ne lui était possible de mettre un nom sur leurs visages.

Au moment où il entra dans le premier salon, deux jeunes filles tiraient d'énormes armoires à coulisse des jupes de soie, et la voix stridente de Mme Barnabé se fit entendre dans la pièce voisine :

— Mon Dieu que vous êtes maladroite, mademoiselle ! Si cela continue il sera impossible de vous garder au magasin. Si vous êtes d'une trop grande famille pour essayer des manteaux et « faire l'article » dites-le tout de suite. Vous venez certainement de faire manquer une vente.

— Je vous assure, que non, madame, répondit une voix d'une douceur résignée et pénétrante ; ces deux dames étaient Anglaises, et vous savez que les Anglaises trouvent tout naturel de faire déplier des étoffes ou de faire montrer des vêtements dont elles n'ont nullement envie. Il s'agit simplement pour elles d'employer les heures inutiles de la journée.

— Je vous répète que vous ne savez pas votre métier !

— Je ferai de mon mieux pour l'apprendre, madame.

— Avant ce soir j'aurai fait mon rapport.

— Ce serait une cruauté madame !

— Pourquoi n'ajoutez-vous pas : et une injustice. Oh ! je lis dans votre regard que vous m'avez tout de suite prise en haine. Cela devait être. Nous ne devrions avoir ici que des jeunes filles élevés simplement, ne rêvant rien au-delà de leur condition, ne regrettant rien, surtout...

— Oh ! silence, je vous en supplie, madame, voici une cliente !

Mme Barnabé changea subitement l'expression de son visage. De dur, de rogue qu'il était, il devint subitement aussi gracieux que le permettaient les traits anguleux et les lèvres minces de la veuve.

Quant à la jeune fille, heureuse de cette diversion, elle alla au-devant d'une dame de haute taille, à la physionomie grave et douce, et lui demanda de son accent harmonieux :

— Que désire madame ?

La jeune femme répondit tranquillement, posément, en personne qui sait à l'avance ce qu'elle désire et quel prix elle veut consacrer à son acquisition.

La vendeuse s'approcha d'une immense table ronde sur laquelle s'entassaient des vêtements aussi variés de formes que d'étoffes, en indiqua les noms et les genres, les vanta sans exagération, et avec une grâce chaste, s'en enveloppa tour à tour, tandis

que la jeune dame paraissait prendre plaisir à voir la charmante fille rassembler autour d'elle ses plis soyeux, soulever des dentelles et nouer les rubans.

Debout entre les lourdes portières, et suivant cette petite scène du regard, Athanase Besnard restait les yeux fixés sur la jeune fille. Il paraissait réfléchir et chercher la solution d'un problème.

— Où donc avait-il vu ces grands yeux bleus que tout à l'heure les cruelles observations de Mme Barnabé emplissaient de larmes ?

Quand ce sourire d'ange souffrant avait-il passé pour lui sur deux lèvres roses ?

Il connaissait la blancheur de ce front pur, la teinte de ces cheveux blonds soulevés sur les tempes comme un voile d'or. Oui, tout cela il le connaissait, mais en ce moment il lui eût été impossible de dire dans quelle circonstance cette vision lui était apparue.

L'idée de traverser ce salon, de voir la figure sèche de Mme Barnabé de plus près, peut-être aussi la crainte que la « vendeuse » pensât qu'il avait entendu les reproches de la veuve, lui parut insoutenable. Il rebroussa chemin, et gagna rapidement son appartement particulier. Il s'approcha d'un orgue, l'ouvrit, et se mit à improviser.

En dépit de l'activité de sa vie, Athanase Besnard connaissait parfois sinon l'ennui, du moins la tristesse. Les douleurs subies, les pertes successives laissaient au fond de son âme une gravité douloureuse. Il se demandait parfois ce qui lui manquait, à lui qui possédait à la fois la jeunesse, la santé et la fortune, et qui, par sa situation, se trouvait un des premiers du monde commercial.

Alors il s'occupait d'art, il rêvait l'amélioration du sort de ceux qui l'entouraient. Depuis quelque temps il cherchait une combinaison qui lui permit de créer des retraites pour ses vieux employés. Il ne lui suffisait pas d'être servi, il voulait encore être aimé. La pensée que ceux qui auraient aidé à l'échafaudage de sa fortune trouveraient plus tard une vieillesse misérable, lui était insupportable. Il voulait que chacun eût les miettes du grand festin de la richesse où il se trouvait si largement assis.

Après avoir improvisé pendant quelque temps, il se mit à son bureau, entassa chiffres sur chiffres, se perdit dans des combinaisons diverses dont il ne trouva point la solution d'une façon complète, et l'heure du déjeuner arriva sans qu'il eût trouvé les derniers rouages d'un système économique.

Au moment où il allait se mettre à table, il dit au valet de chambre :

— Allez chercher de ma part M. Méran.

Quelques minutes après celui-ci arrivait.

— Vous n'avez point déjeuné, je pense, lui dit Athanase, asseyez-vous là, mon cher Méran, et causons. Tout d'abord, je dois vous dire que vous me voyez ravi de notre nouvelle exposition. La galerie des Beaux-Arts est véritablement charmante. Jamais vous n'y aviez entassé autant d'œuvres gracieuses.

— Ah ! le mérite ne me doit pas revenir, répondit Antoine avec rondeur, mais en laissant pourtant paraître une satisfaction naïve, cela prouve seulement que les artistes viennent à nous, et comprennent de quelle importance peut devenir pour eux une exposition permanente, visitée chaque jour par des milliers de curieux.

— J'y ai remarqué surtout trois toiles ravissantes que j'ai l'intention d'acquérir.



— Lesquelles ? demanda Antoine Mérant.  
 — Le « Cavalier Louis XIII, Yvonne, et la Tête d'Étude. »  
 — Vous avez raison, ce sont trois perles.  
 — Il m'a été impossible de lire sur la toile le nom de leur auteur.  
 — Voilà une modestie peu commune. Aujourd'hui, le moindre rapin étale au bas d'un tableautin des lettres gigantesques.  
 — Ce nom, vous le connaissez, vous, Mérant ?  
 — Je ne crois pas, monsieur.  
 — Alors le peintre à un correspondant à Paris ?  
 — Je consulterai mon registre après le déjeuner, si vous le souhaitez.  
 — Et vous réglerez immédiatement le prix de ces toiles... Ne marchandez point, elles sont ravissantes... Mais comme il ne faut pas que l'artiste perde le bénéfice d'une exposition qui peut lui attirer des commandes, vous laisserez durant les trois mois réglementaires les tableaux à leur place. Ils viendront ensuite dans ma galerie.

— Vos ordres seront suivis, monsieur.

Le déjeuner s'égaya. Mérant avait connu, aimé le père d'Athanase, c'était un homme bon et loyal, dont le jeune négociant apprécia à la fois le talent commercial et le caractère. Avec lui il pouvait s'entretenir d'un passé douloureux et cher, d'un avenir qu'il voulait rendre plus fécond pour autrui, sans crainte d'être incompris, ou de voir ses paroles répétées et commentées ailleurs.

Quand les cigares furent éteints, Antoine Mérant se leva :

— Je vais consulter mes registres, dit-il.

— Je monte avec vous, Mérant, le souvenir de ces trois toiles me poursuit ; vous me retrouverez dans la galerie.

Antoine se rendit dans le bureau spécial où un employé inscrivait l'entrée des œuvres d'art, le nom de leurs auteurs, le prix qu'ils en demandaient, puis le chiffre des ventes et la date des sorties.

Arrivé à cette ligne :

YVONNE, — CAVALIER LOUIS XIII, — TÊTE D'ÉTUDE.

Antoine Mérant ne trouva pas plus le nom du peintre que le maître des « Deux-Mondes » ne l'avait découvert sur les tableaux. Seulement, entre deux parenthèses, il lut : « s'adresser à Mlle Clotilde. »

— Mademoiselle Clotilde, répéta Antoine Mérant, où la découvrir dans la foule des jeunes filles occupées ici. Peut-être comptons-nous dix Clotilde... Allons me renseigner près de Mme Barnabé.

Il allait prendre le chemin de salons d'essayage et de vente, quand à la pensée de voir le visage anguleux de la veuve, il chercha le moyen d'arriver à son but sans subir l'ennui d'adresser la parole à cette revêche personne.

Avisant donc un jeune homme qui lui devait son entrée dans la maison, il lui dit en riant :

— Affrontez donc pour l'amour de moi la terrible Mme Barnabé, et veuillez lui dire que j'ai besoin de parler à Mlle Clotilde.

— J'y cours, répondit M. Auguste Lorin, joli garçon un peu trop coquet peut-être, mais cependant très laborieux.

Il trouva Mme Barnabé en proie à une sourde irritation nerveuse. Elle accusait en ce moment la nouvelle vendeuse de ne rien savoir draper avec goût sur les tables. La pauvre fille s'efforçait cependant de faire valoir les tons et les plis des étoffes, elle pliait, rangeait, s'occupant avec zèle, et réussissant mille fois

mieux à tout ce qu'elle faisait, quand la terrible veuve n'était plus là.

Mme Barnabé était l'épouvantaille de la jeunesse placée sous ses ordres. Déjà vieille, n'ayant jamais été jolie, elle se vengeait du temps qui fuyait, de la neige tombant sur sa chevelure, des premières fatigues de l'âge, par une recrudescence de dureté à l'égard des belles filles aux yeux bleus, aux cheveux noirs, aux tailles élancées qui ne semblaient pas toujours écouter ses reproches, et s'en allaient l'œil moqueur, la lèvre ironique, sans paraître l'entendre.

Elle avait pour habitude de choisir parmi les nouvelles venues un souffre-douleur sur qui retombaient ses railleries et ses cruautés froides. Elle s'attachait à celle-là tant que l'infortunée paraissait en souffrir ; puis quand l'habitude émoussait les traits méchants, que l'exemple de ses compagnes lui rendait un peu de courage, et qu'elle finissait par trouver la force de sourire et de railler à son tour, la Barnabé domptée se tournait vers une nouvelle victime.

En ce moment c'était le tour de Clotilde. L'extrême distinction de cette jeune fille, sa réserve récente, la douleur qu'on pouvait lire dans ses grands yeux tristes à chaque scène pénible, à chaque reproche immérité, lui faisait éprouver une jouissance cruelle à la cribler des traits de sa méchanceté.

Clotilde tressaillait sous son regard aigu, tremblait à sa voix, et ne se retrouvait elle-même qu'au moment où Mme Barnabé occupée de la surveillance générale la quittait pour aller ailleurs gourmander le zèle des jeunes filles.

Auguste Lorin, sans paraître s'apercevoir de la méchante humeur de Mme Barnabé, lui adressa son salut le plus correct.

— Madame, dit-il, M. Mérant a besoin de parler tout de suite à Mlle Clotilde, voulez-vous la faire prévenir.

La jeune fille passa rapidement la main sur ses yeux, et s'avança :

— Monsieur Mérant est le directeur de la partie artistique, n'est-ce pas ? demanda Clotilde.

— Oui, mademoiselle.

— S'il me fait demander, c'est qu'il s'agit des tableaux de mon frère... Je vous en prie, madame, permettez-moi de me rendre tout de suite à la galerie.

— Vous oubliez la vente, les clientes, mademoiselle...

— Je ne serai qu'un instant, un seul instant !

Auguste Lorin ajouta en s'adressant à Mme Barnabé :

— Monsieur Mérant n'aime pas attendre.

— Il n'a point d'ordres à donner ici, monsieur, entendez vous... Je consens cependant à ce que mademoiselle aille traiter avec lui cette affaire, à la condition qu'elle sera revenue dans dix minutes.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier, et même file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

101 St. Thérèse, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.